

Loin de Ngurra

Rémi Favresse

Loin de Ngurra

Carnet de voyage

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08237-0

*Living on the riverside
Taking it all in my stride
Living on the riverside
I'm taking life like a big long ride
You stay on your side and I'll stay on mine
You take what you want and I take the sunshine
I said the world don't owe me no living...
(Riverside, America, 1971)*

Partir – Prologue

On ne voyage pas avec, en tête, une destination précise, un vol retour au bout du compte. Cela s'appelle du tourisme. Le voyage est un mouvement sans but et, dans la mesure où la volonté de partir s'accompagne toujours, irrésistiblement, de quelque ambition, il implique qu'elle soit abandonnée en cours de route. Voilà : un voyage ne peut donner sa pleine mesure qu'une fois délesté de cette ambition initiale qui le contraint et l'alourdit. En outre, il se montre réfractaire à tout souci de cohérence, se moque éperdument du sens que l'on voudrait lui conférer, et l'empreinte qu'il laisse est à l'esprit ce qu'un tatouage à l'encre invisible serait à l'épiderme : d'une prégnante présence et néanmoins indémontrable ; qu'il faut, de temps à autres, réveiller pour y croire à nouveau, se souvenir et croire encore que l'on fût, autrefois, seul et nu sur le chemin, tancé par ses démons, martyrisé par son passé et repoussant, pas après pas, la défaillance au pas suivant.

C'est une démarche solitaire, et peu importe que l'on s'en aille seul ou accompagné : survient un moment où l'on ne s'inquiète plus que de ses propres pieds, et la foule alentours, les rires des âmes amies,

les accolades n'y changent strictement rien. Telle une touillette dans un verre, le voyage remue la tourbe intérieure que la vie quotidienne avait pris soin de laisser déposer. Il commence quand le chemin n'est plus de sable, ou de graviers, mais d'angoisse et de pleurs. Il ne requiert aucune distance, aucune île lointaine, simplement un *autre part*. Ainsi, plus de routines ni de repères, non plus de frère chez qui se retrancher. Le voyage est une main inamicale dont les doigts décharnés enserrant la nuque et forcent à regarder en face ce reflet repoussant qui nous toisent de ses yeux dénués de compassion.

Le mépris est l'amorce du voyage. Réfléchissons un peu : les grands explorateurs, posant pied sur les terres nouvelles, se sont-ils confondus en excuse ? Ont-ils fait montre d'une quelconque considération pour les peuples autochtones ? N'ont-ils pas vu, d'emblée, l'arriération et l'hérésie, hommes à soumettre, âmes à convertir ? Or, aujourd'hui que le monde n'a plus à nous offrir de ces *Terra Incognita*, qu'il n'y a plus de ces virginités géographiques à désirer, ôter et souiller à jamais, les explorateurs du vingt-et-unième siècle vont et voguent aux tréfonds de leur propre noirceur, non seulement pour comprendre, mais surtout éviter de laisser retomber la poussière sur leur vie avant qu'elle la recouvre. Les tempêtes essuyées autrefois par les marins en quête de comptoirs ne se déchaînent plus qu'à l'intérieur de soi : elles

bringuebalent d'un sentiment à l'autre, secouent l'âme, font osciller l'esprit entre raison et folie pendant que la mémoire exhume de ses tiroirs des souvenirs redoutables. Rien, dans notre société, ne prépare à subir un tel maelstrom, tant celle-ci s'attache à calibrer, programmer, stimuler dans une juste mesure et surtout, surtout : veiller à ce que l'on ne soit jamais seul. C'est pourtant là, dans les abysses de la solitude, quand crier ne servirait à rien, que le portable est muet, que tout semble perdu, que l'on se croit maudit, ego vaincu, espoir abandonné, qu'une accalmie paraît sous la forme d'une perle de temps suspendue sur la trame de notre existence.

*

« On voyage toujours à bord de soi-même », écrit N. Bouvier dans son *Usage du monde*. J'ajouterais : on voyage toujours loin de la civilisation. De cette civilisation qui nivelle les reliefs, organise les forêts, goudronne les sentiers, essore les dernières poches de contre-culture, vend un rêve contre un projet, transforme une rencontre en prospect. La vie civilisée n'est plus un cheminement : c'est un business plan. Revers de la médaille : plus elle gagne du terrain, moins elle convainc, et moins nombreux sont ses disciples, lassés sûrement par les promesses non-tenues d'un bonheur au bout du compte. Partout, des âmes lèvent les yeux et, au travers des vitres sales qui n'ont à présenter que les boyaux noircis de la capitale, dans les odeurs de

pisse, sur les trottoirs bondés, elles veulent croire et rêver qu'il demeure des contrées où *vivre* est encore possible. Qu'importe si l'on quitte une ville pour en rejoindre une autre, si les déserts ne le sont plus et si la Terre ressemble à s'y méprendre à celle de *Wall E* : le voyage, toujours, entrouvre une porte qui donne sur l'inconnu. Quoi qu'il y ait dehors se trouve l'*autre*, un être de chair et d'os, avec sa spécificité et son langage, ses coutumes et son histoire. Un nouveau monde. Sur la route, ceux que l'on croise ont décidé de rendre l'uniforme et mettre à bas le masque, guidés par ce projet fantasque, non plus de conquérir, non plus de dominer, non plus de découvrir mais de *se découvrir*, ce qui témoigne, paradoxalement, d'une grande ouverture d'esprit.

Ce que c'est qu'un voyage ? Un départ. Un chemin. Au cours duquel des relations se tissent, des événements surgissent, le futur s'improvise. L'inattendu s'invite dans les jours défilant et l'on s'endort le soir sans avoir eu le temps de réfléchir au lendemain. Cette phrase, sur un mur : « *On voyage non pas pour échapper à la vie, mais pour que la vie ne nous échappe pas* ». Partir rompt un confort qui n'a plus à offrir que de vieilles ornières, une pénible platitude, un ennui infini. Partir, c'est renouer avec des plaisirs simples : une tente bien dressée, un repas réussi, un coucher de soleil, un moment partagé. C'est faire face à l'imprévu, qui au début cogne tel un uppercut, envoie dans les cordes,

met k-o l'illusion que tout est sous contrôle. A mesure qu'on avance et que l'envie s'essouffle de garder la maîtrise, l'imprévu devient ami, et ses interventions sont toujours bienvenues.

Au moment de partir, le voyage ressemble à cette terre promise dont rêve le migrant : l'espoir étouffe sa lucidité, l'exaltation boursouffle les délices à venir et atrophie les peines et les épreuves. Le pouvoir de l'inertie tue dans l'œuf tout mouvement si l'on pressent qu'il réserve davantage de tourments que de contentements. Qu'il soit écrit, pourtant, qu'en fin de compte la part des premiers l'emporte largement. En proportion, j'entends. Kilomètre après kilomètre, tuile après tuile, il compromet l'instinct et la fainéantise, le ras-le-bol et la hantise en faisant miroiter des prodiges – offerts avec parcimonie – qui nous font poursuivre.

Voyager, c'est souffrir, mais ressentir au plus profond de soi que cette souffrance est légitime et même nécessaire. Parce qu'une vie sans souffrance est une vie sans amour, et qu'un monde sans amour ressemble en tout point au *Meilleur des mondes*, c'est-à-dire au pire qui soit...

Il faut le faire, ce chemin-là, bien qu'il n'ait rien d'attrayant de prime abord. Les héros de mon enfance, Santiago, Musashi, Siddharta... n'en suivaient pas un autre. Mon innocence me laissait croire qu'il suffisait de lire leurs enseignements et

décrypter le code commun qui les liait entre eux pour devenir sage. Mais ce chemin n'est pas celui de facilité, définitivement. Celui qui veut *manger* une mûre n'a qu'à la prendre sur un étal de supérette, en plein hiver si ça lui chante, mais celui qui veut en connaître le goût doit attendre l'été et se piquer aux ronces. Celui-là, quand il porte le fruit à sa bouche, se délecte à l'avance des notes acidulées et se laisse emporter comme s'il n'en avait jamais goûté.

Et le plus beau dans tout cela, vous savez ce que c'est ? Ce n'est pas le moment en lui-même – car ce n'est pas la première fois que vous mangez une mûre, n'est-ce pas ? C'est, qu'entretemps, vous avez appris à l'apprécier, et mesurer la chance que vous avez.

De tels instants, rien ni personne ne peut vous les voler.

*

On dit que le premier pas est le plus dur à faire : le mien fut grandement facilité par le fait qu'il n'y avait plus de porte à franchir. Je partais sur un coup de poker, « prendre l'air », « la tangente », tout ce qu'on veut en fait. J'abandonnais, surtout, une vie prisonnière, vécue à l'ombre de barreaux qui nous enferment tous et qui sont, pêle-mêle, les obligations, les contraintes, les habitudes, les rôles... Tout ce qui, en fait, s'invite, empèse et empoisonne le quotidien et qui semble immuable pour la simple raison qu'on ne sait plus le remettre en question. Ces barreaux, ils font tellement partie du

paysage que l'on ne sait même plus que l'alentour s'en passe et qu'il s'en trouve ainsi enjolivé.

Quand mon voyage a-t-il débuté ? Sous le tube cathodique d'une chambre d'hôpital, un soir de février, près de sept mois avant mon décollage. Cette envie de partir, j'en suis sûr à présent, elle a été plantée ce pendant que ma main tenait la tienne froide et que je regardais, effaré, tes yeux ouverts fixant le ciel... Il m'a été facile, ensuite, de simplement pousser du doigt les ultimes vestiges de mon monde écroulé. Tout n'était plus que ruines. Seuls les barreaux tenaient encore debout.

Je me revois dans la cuisine, sur la vieille table en bois, ouvrir l'énorme atlas, tourner ses pages empoussiérées. La silhouette de l'Australie m'apparut sur un fond bleu turquoise. La Nouvelle-Zélande jouxtait l'île-continent, tel un poisson-pilote. On aurait dit une planète isolée avec son satellite, perdus au beau milieu d'un univers constellé d'archipels. C'était là-bas que je voulais aller, là-même où mes parents étaient partis à l'aventure quarante années plus tôt. Voulais-je, inconsciemment, marcher sur tes pas ? Je n'avais pas conscience de ce vers quoi j'allais : celui qui saute en parachute pour la première fois ne peut qu'appréhender. J'appréhendais, bien sûr, mais j'étais loin du compte, très loin de mesurer la force de ce que j'entreprenais, et quand je parle de force, entendons-nous : cela n'eût aucune incidence sur la